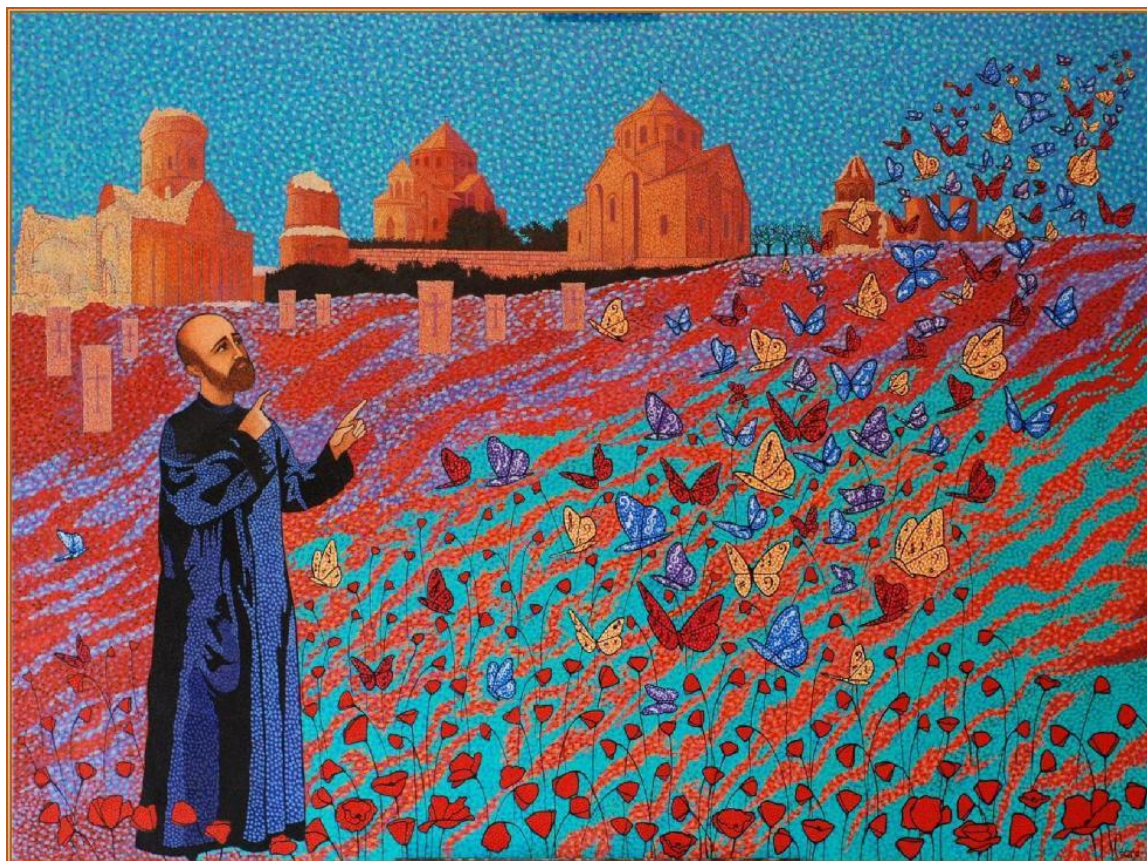


PÈRE DE LA MUSIQUE ARMÉNIENNE

KOMIDAS YARTABED



TEL LE MONT ARARAT, QUI SE DRESSE COMME LE SOMMET,

**AINSI EST KOMIDAS DANS LE MONDE DE LA CULTURE
MUSICALE.**

**IL FAUT LE CONSIDÉRER COMME LA CIME,
DANS L'HISTOIRE DU CHANT ET DE LA MUSIQUE.**

Père KOMIDAS, moine et musicien

Le Sauveur du Chant Arménien

« Mes talents de chanteur ne servent qu'à un but : faire connaître le Chant et la Musique à mon peuple, le présenter au Monde musical et démontrer que le peuple créatif arménien a eu depuis des siècles ses propres chants et sa propre musique ».

Père Komidas.

Figure emblématique du Panthéon arménien, le Révérend Père Komidas, est l'objet d'une littérature abondante. Son œuvre musicale aurait suffi à le rendre immortel, mais sa longue souffrance, conséquence de sa déportation, en a fait une légende et un symbole du calvaire vécu par le peuple arménien.

Soghomon Gevorgi Soghomonian est né le **26 septembre 1869**, dans les anciens territoires arméniens à *Kutahya* (Turquie ottomane), dans une famille modeste, mais néanmoins imprégné de musique religieuse. Il a été baptisé dans l'église (*Sourp Toros*) St Paul, aujourd'hui détruite par la sauvagerie turque. Ville réputée depuis le XVI^e siècle (d'après les sources en 1512) comme centre de culture important, par les mosaïques de ses potiers arméniens, qui ont fait connaître Kutahya au monde entier. Ces mosaïques, sont admirablement réinitiées aujourd'hui à *Gumri* en Arménie.

Fait remarquable, c'est grâce aux efforts d'un médecin italien (Antonio Montalto) venu en mission à Gumri, pour 3 mois, après le séisme du 7 décembre 1988, pour secourir les habitants dans les décombres, et qui a depuis, élu domicile dans cette ville en ruine, en créant en 2014, un atelier de céramique, renouant ainsi avec la tradition ancestrale d'artisanat d'art.



Le père de Soghomon Kévork, cordonnier, doté d'une belle voix, composait des chansons et chantait, tout comme son oncle Haroutioun, dans la chorale de l'Eglise Saint Théodore. Ils étaient très appréciés par le public. Komidas a aussi chanté, de sa belle voie des cantiques lors des cérémonies, dans cette église.

Sa mère, Takouhie, native de Brousse, avait également une belle voix. Elle travaillait dans la tapisserie.

Ses parents parlaient et aussi chantaient en turc, seule langue de la province de Kutahya. Rien d'étonnant. A l'époque parler arménien était condamnable, mais on utilisait les lettres arméniennes pour écrire en turc.



Kutahya fin 19° siècle

En 1873, l'Anatolie est frappée par la sécheresse et aussi par des inondations. Deux années de famine plongent la région et la famille de Soghomon dans la pauvreté. Orphelin de mère à un an, et de père à onze ans, emporté par l'alcoolisme. Il a une enfance malheureuse, vivant au jour le jour. Il déserte le foyer, et il est recueilli par son oncle, Haroutioun, à Kutahya.

A onze ans, au terme de l'école primaire, il est envoyé chez ses grands-parents maternels à Brousse.

Soghomon a été remarqué par son intelligence et par sa voix par l'Archimandrite de l'église de Kutahya, *Kévork Tertsakian qui devait se rendre en **1881**, à Etchmiadzine (Saint Siège du Patriarcat des Arméniens Apostoliques), pour y être ordonné évêque.

* Le Catholicos Kevork IV, lui avait demandé qu'il amène avec lui un jeune orphelin, afin qu'il fasse des études au séminaire. * *Ce dernier avait décidé, avant de mourir d'ouvrir à des orphelins, vingt places dans le séminaire (Kévorkian) qu'il a fondé.*

Et parmi vingt élèves, Soghomon fut remarqué par sa vivacité mentale et sa voix. Accueilli en **1882** au séminaire il y fait des études de théologie, de mathématique, de géométrie. Passionné par la richesse de la musique, il s'intéresse à la musicologie et devient le soliste préféré du Catholicos Kévork IV.

Lors de sa présentation au Catholicos qui lui pose une question, en arménien, il répond en turc, car comme la plupart de ceux qui vivait sous les ottomans, il ne parlait que le turc. L'arménien était interdit à Kutahya, sous peine d'avoir la langue tranchée.

Il ne savait donc ni lire, ni écrire, ni parler en arménien.

Il lui répondit :

« Si j'avais su l'arménien, pourquoi serais-je venu ici ?

Je suis venu pour apprendre l'arménien ».

Surpris le religieux lui demande : **Alors, que sais-tu faire ?**

Il répondit hardiment : **Je sais chanter.**

L'enfant chanta un **charagan** (cantique), **Louys Zevart** (Lumière d'allégresse) qu'il avait appris auprès de son père, qui fit pleurer d'émotion l'auguste vieillard.

Soghomon est alors accepté, exceptionnellement au séminaire, grâce à sa voix. Il suivit les cours, durant onze ans, du **1^o octobre 1881 à 1893**.

Il était fortement apprécié par les religieux.



Et non seulement chaque année, mais chaque jour, il cultivait le chant et perfectionnait ses connaissances en théologie. Il profitait de ses congés scolaires et de ses moments de liberté, pour prendre de plus en plus de contact avec le peuple arménien et étudier les chants populaires.

Il est ordonné diacre :

(Sargavak) en 1890.

Puis, novice **(Apéra)** en 1892.

Prêtre dès **1893**, il prend désormais, selon la tradition de l'Eglise arménienne, le nom honorifique de **Komitas**.

Nom qui lui est donné par son protecteur moral, le **Catholicos Meguerditch Khrimian**, faisant référence au **Catholicos Komidas du VIIe siècle**, connu pour avoir composé plusieurs hymnes liturgiques.

Il le nomme professeur de musique du séminaire d'Etchmiadzine, à la place de * Kara-Mourza. Après un mois, le nouveau professeur dirige le **Hayr Mer** (Notre Père), chanté à quatre voix, dans la Cathédrale.

En **1896** il est nommé « *Vartabed* », (docteur en théologie), et se rend à **Tiflis**, qui était un centre culturel arménien, pour y parfaire ses connaissances musicales avec deux autres grands noms de la musique arménienne.

* **Chrisdapor-Kara-Mourza** (1853-1902) compositeur, qui parcourt la Transcaucasie pour collecter les chants populaires.

* **Makar Ekmalian** (1855-1905), qui avait étudié au Conservatoire de Saint Pétersbourg en même temps que, Rimsky-Korsakov, avait déjà commencé à recueillir des chants liturgiques.

Mais, ce n'est qu'en 1906, que les conservateurs de l'Eglise ont commencé à tolérer, que la Messe soit chantée, ce qui par contre, avait déjà été autorisée par le Catholicos **Khrimian Haïrig (1)** en 1895, soit dix ans auparavant.

Remarqué pour ses dons de musicien, un mécène **Alexandre Mantachev** (*magnat du pétrole de Bakou, et bienfaiteur de la construction de, 1902 à 1904, de la Cathédrale Apostolique arménienne de Paris*), à la demande du Catholicos Khrimian, accepte de payer 1800 roubles, pour les trois ans de scolarité du jeune Komidas à **Berlin**, où il se rend à 27 ans, sans aucune connaissance de l'allemand ; pour y étudier la musique occidentale. Un groupe d'amis l'aide même, à trouver un appartement.

Sur les conseils de Joseph Joachim, il s'inscrit d'abord au Cours privé du professeur Richard Schmidt jusqu'en 1899, avec qui il perfectionne la pratique du piano et de la direction de chorale et apprend la composition. Sur ses recommandations, le célèbre violoniste Joseph Joachim, accepte de le prendre aussi, comme élève.

Il continue à étudier la philosophie, les Beaux-Arts dans la prestigieuse Université Royale Frederik William, et perfectionne sa formation de musicologie au Conservatoire. Trois ans suffisent à ce génie pour devenir « docteur » en musicologie.

Il y devient l'un des premiers musicologues de l'*International Music Society*.

Vers la fin 1896, il met en musique le **Psaume 137**. Ce choix n'est pas indifférent ; Le texte évoque la douleur des Juifs captifs à Babylone : « *Sur les bords des fleuves de Babylone, nous étions assis, et nous pleurions, en souvenir de Sion* ».

Entre 1897 et 1899, il écrit 9 poèmes en langue allemande, qu'il met en musique. Ils ont été retrouvés dans ses archives.

Affecté par les malheurs de ses compatriotes, on ressent dans sa musique de la révolte et de la tristesse, à cause des massacres « *hamidiens* » et des violences perpétrées en 1894, 95 et 96, sur les populations arméniennes vivant dans le pays, du Sultan Abdülhamid II et Calife de l'islam, connu sous le nom de **Sultan Rouge**.

Durant ses années d'étude en Allemagne, il a vécu dans une situation financière très pénible. Sa pension alimentaire étant très faible il restait même parfois sans nourriture. Constatant son état, son professeur, l'invite même à manger chez lui.



Komidas à Berlin en 1896

Epatés par sa belle voix, des spécialistes lui proposent des rôles qu'il a naturellement refusé en tant que religieux, mais accepte de chanter dans des chœurs d'Opera, ce qui le familiarise avec la musique occidentale, de Wagner, de Mozart, et de Verdi, qui l'ont inspiré par la suite, et notamment la scène de la prière du temple d'Aïda

A son retour en Arménie, en **1899**, il retrouve ses fonctions : professeur de musique au sein du séminaire Kévorkian et responsable du chœur de la Cathédrale.



La Cathédrale d'Etchmiadzine, siège de l'Eglise apostolique arménienne

Et, en même temps, aidé par quelques séminaristes il reprend avec passion sa collecte des chants traditionnels arméniens au cours de multiples voyages à travers l'Arménie. Il parcourt inlassablement, depuis le Karabagh, les provinces arméniennes jusqu'au fin fond de l'Arménie Occidentale, de ville en ville, de village en village, pour recueillir et collecter de la bouche même des habitants, les chants (*trésors inestimables*) rattachés aux divers domaines de l'art populaire, miraculeusement préservés par la tradition orale et, les transcrire en musique. Il en recueille quelques mille deux cents.

On dit qu'il se cachait à l'insu du chanteur ou du musicien pour ne pas les troubler et saisir leurs interprétations au plus naturel.

Un jour, Komidas étant dans la région de Lori, pour rassembler des chants populaires, il trouva un villageois connu pour son interprétation du chant de paysan « **Horovel** » (*chant de labour*) et lui demanda de le chanter. Le villageois refusa catégoriquement et resta ferme sur sa position. Ni le Maire du village, ni Komidas ne lui feront changer d'avis. Au matin, le villageois sortit son bœuf de l'étable en chantant « *Horovel* »

Komididas lui demanda alors, pourquoi il avait refusé de chanter la veille. Il lui répondit : « **Hier soir le bœuf était revenu fatigué, et si j'avais chanté, l'animal aurait cru que c'était le matin et qu'il fallait repartir au travail** ».

Pour sauver le patrimoine des « **Charagan** » (pleins chants), il voulait réagir contre les altérations d'origine étrangères, turques ou persanes, qui corrompaient la simplicité des chansons arméniennes, afin les restituer dans leur pureté originelle.

Il fut le premier à opérer un tri judicieux parmi un grand nombre de chants religieux et populaires, qui aujourd'hui seraient oubliés. C'est une richesse universelle de l'art musical transmis de génération à génération à travers les diverses provinces qu'il pérennise.

Le Père Komidas aurait percé le secret, après 16 années de recherches, les clés de l'écriture musicale du XIII^e et XV^e siècle : *le Khaz*. En effet, il redécouvre la signification du vieux solfège tombé en désuétude dans les chants religieux. Malgré que les conservateurs n'acceptent pas que Komidas aille de village en village pour collecter des chants et des danses, argumentant que cela ne convenant pas à son statut d'homme d'église, il a entrepris un travail de terrain ethnographique méticuleux, en se rendant dans les régions arméniennes et les villages ruraux les plus reculés.

Et, peu avant le cataclysme, il a recueilli près de 3000 pièces musicales. Malheureusement les deux tiers ont disparu, mais, ce qu'il en reste, demeure un véritable trésor du patrimoine. Il a cueilli du peuple pour l'offrir au peuple.

Il est une source inépuisable du savoir et de la connaissance du chant arménien. Compositeur, et poète au service d'une foi mystique qui rapproche le cœur de la nature, il est l'auteur d'une « Messe », en recourant aux méthodes et à la notation musicale occidentale, dont l'harmonisation pour voix d'hommes, débarrassée de toute influence, est une pure merveille. Elle est toujours interprétée de nos jours.

Maître de chœur, il forme des élèves et fait connaître la musique arménienne par des concerts, en Russie, en Italie, en Autriche, en Allemagne et, en 1901, 1905 et en 1906 à Paris.

Ce sont les premières performances de musique arménienne en Europe. C'est à Paris qu'il rencontre un grand esprit de la culture arménienne **Archag Tchobanian** (1872-1954), qui s'était exilé en 1895, car il n'avait pas confiance dans le régime ottoman.

Ce dernier est émerveillé par son talent. Il écrit dans son Journal « **Anahid** » :
« ***L'un des moments les plus forts et inoubliable de ma vie, restera le jour, où, pour la première fois, j'ai vu et entendu le Père Komidas*** ».

Et ainsi, s'établissent entre les deux hommes une estime et une admiration réciproque.

Archag Tchobanian et le Père Komidas

Komidás dirige, le **1^{er} décembre 1906**, dans la **Salle des Agriculteurs**, 8 rue d'Athènes à Paris, les chœurs des Concerts Lamoureux, pour une manifestation de chansons et de danses populaires d'Arménie et de Russie, au profit des victimes de la famine alors en Arménie, qui a été une fascination générale.

<<< Programme du conc

Après le concert du 1^{er} décembre 1906, dans la Salle des Agriculteurs, à Paris, **Claude Debussy**, le musicien d'avant-garde, qui suscitait l'admiration de ses contemporains, s'agenouille, baise la main droite de Komidas, le glorifie et lui dit :

« Vous êtes un génie, Saint Père ».

Il déclara que Komidas méritait d'être reconnu comme un grand compositeur dans son art.

Louis Laloy, l'éminent musicologue et écrivain, conjoint de Susanik Babain, qui avait organisé ce Concert, lui consacre deux pages enthousiastes dans le *Mercure Musical*.

« Ce concert a été une révélation et un émerveillement. Aucun de nous ne pouvait soupçonner les beautés de cet art, qui possède un caractère unique de douceur gracieuse, d'émotion et de tendresse noble ».

Un journaliste, critique musical a écrit : **« Sous le grand capuchon noir du prêtre, ses interprétations, presque à voix basse, se déploient dans le secret des grandes douleurs, avec des accents de compassion, qui font sentir la présence divine ».**

Komididas demeura à Paris pendant une année, de **1906 à 1907** ; puis il y fit d'autres séjours en **1912 et en 1914**. Partout c'est la gloire.

Par sa voix grave, pleine, douce, veloutée et chaude ; Komidas faisait pleurer son auditoire.

De retour à Etchmiadzine, en **1907**, il trouve une atmosphère hostile à son égard, d'autant plus que son protecteur, Sa Sainteté, le **Père Khrimian**, venait de mourir. La disparition de son père spirituel aura des conséquences graves. Son originalité embarrassa les esprits conservateurs de l'Eglise et de la communauté arménienne. L'utilisation de musique religieuse devant un public profane était mal vue par l'Eglise arménienne.

En 1908, il est accueilli à Tiflis par un cercle d'intellectuels. Il est présenté à la chorale du diocèse arménien, celle du compositeur Ekmalian, et à la très jolie soliste, **« Margarid »**, dotée d'une voix magnifique. Il noua une relation platonique avec elle, de cinq ans sa cadette, et ne cacha pas son amour sans causer un certain tort à la réputation du hiéromoine (distinction honorifique). En ne se mariant pas, elle restera fidèle à son amour jusqu'à sa mort en 1968. Elle ne cachait pas les sentiments amoureux qu'elle nourrissait pour Komidas, à travers un abondant échange épistolaire.

Komididas demande au nouveau **Catholicos : Mathéos II** de se retirer au monastère du Lac Sevan. Sa requête est restée sans réponse. Un courrier de 1909, au Catholicos, révèle la situation conflictuelle, grave entre Komidas et les autorités d'Etchmiadzine :

« Depuis 20 ans, je suis membre de la congrégation. J’y suis entré pour la servir. Depuis ces vingt ans, je n’ai pu réaliser ce que j’étais capable de faire parce que j’ai toujours vu une opposition et non pas un climat serein. Mes nerfs sont fatigués, je ne sais plus quoi faire et ne trouve pas la paix. J’ai soif d’un travail paisible, je suis perturbé. Je souhaite rester loin, fermer les yeux pour ne pas voir... mais je suis un homme, je ne peux pas. Je vous demande de me permettre de me retirer au monastère du lac Sevan. J’ai perdu vingt ans, au moins que les prochaines années me permettent d’écrire le fruit de mes recherches pour servir ainsi l’Eglise et la science ».

Il est appelé au Caire, le 10 avril 1908 (le jour de la Résurrection) pour célébrer une messe solennelle en l’Eglise Saint Grégoire l’Illuminateur.

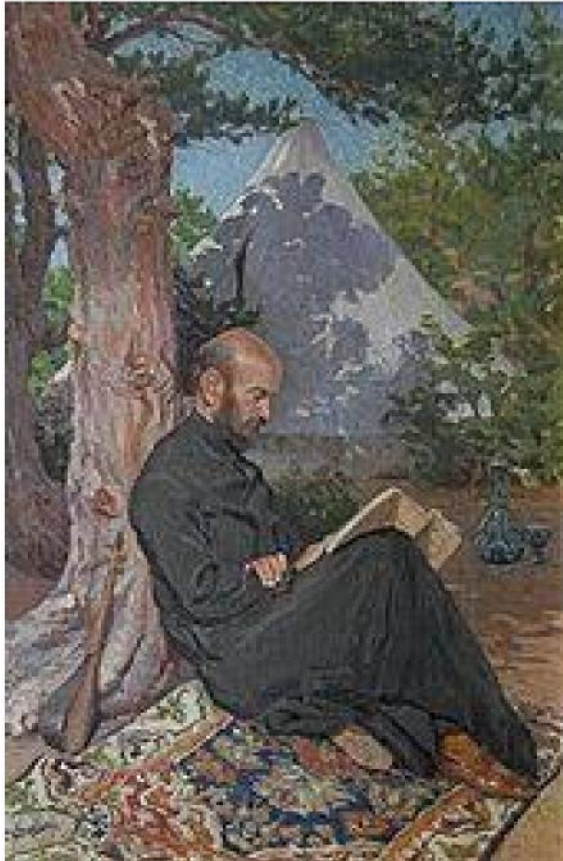
A ce sujet, la grande cantatrice, Marguerite Babain raconte :

« De retour d’Egypte et de Constantinople, très fatigué, Komidas à peine arrivé, se jette sur le piano et commence à chanter pour me présenter ses nouvelles œuvres.



Partis quelques jours sur une île anglaise ; il travaillait au piano du matin au soir, chantant, puis écrivant avec une énergie volcanique.

En 1910, l'avènement de la Deuxième Constitution a redonné espoir et a suscité le retour d'un grand nombre d'exilés de l'Empire Ottoman. Il continue à consacrer sa vie à la diffusion de la musique arménienne en donnant des concerts et des conférences. N'ayant pas reçu de réponse favorable du Catholicos, il s'installe alors (plus par dépit) à Constantinople, en **1910** dans le quartier de Pangali. Faute de moyens, il donne des cours de musique à six élèves. Il partagea, une maison, avec son proche ami **Panos Terlemezian**, (1865–1941) qui donnait des cours privés de peinture. Ce dernier avait participé activement à l'autodéfense de sa ville natale : Van, contre les ottomans.



Il a réalisé en 1913 ce célèbre tableau de Komidas.

Vu l'importance de la communauté de Constantinople, il pensait y trouver des conditions favorables pour créer un Conservatoire de musique orientale et occidentale. A la question sur sa création, il a confirmé la nécessité et l'utilité d'un tel établissement, aussi bien sur le plan national que sur celui de l'art. Il a conclu cette conversation en disant :

« Un pays qui n'a pas de chants, n'a pas de vie. Plus je pousse ma réflexion dans les profondeurs de ce vaste océan de la musique, plus je suis convaincu que nos mélodies populaires et religieuses, sont majestueuses et immortelles ».

A Constantinople, tout en s'occupant de ses fonctions religieuses, il s'occupe encore de la collecte et du chant arménien.



Il crée une école de musique, où il enseigne individuellement, soucieux de préparer des successeurs, le chant à six élèves, qui deviendront ses disciples :

**V. Servantiants, P. Ganatchian, V. Sarxian,
A. Abadjian, H. Semerdjian, M. Toumadjian.**

Il fonde la célèbre chorale mixte « **Goussan** » (*Barde*), de 300 membres, avec laquelle il donne de nombreux concerts, à travers l'Empire ottoman, qui eurent un grand succès. Comme pour le concert de Kara Mourza en 1885, à Tiflis, le public qui assiste au premier concert de Komidas en 1910, avec une chorale de 300 personnes est enthousiasmé par la musique qu'il entend et découvre un art authentiquement arménien !

Commentaire d'un auditeur après le concert :

« L'âme arménienne vibrait sur scène... en si peu de temps, il a magnifiquement préparé les 300 exécutants... Ses chants nous ont transportés dans les plaines et les montagnes ensanglantées... Nous sommes heureux que Komidas ait su rester au-dessus des critiques et des oppositions ».

En revanche, après son premier concert, les conservateurs à l'esprit étroit, réagissent :

« Nous sommes au regret de vous rappeler que l'Eglise arménienne est opposée à l'interprétation de chants religieux sur la scène d'un Théâtre. En conséquence nous vous interdisons de faire chanter la première partie, avec de chants religieux, de votre programme ! »

Komidias ne tient pas compte de ce courrier et donnera de nombreux concerts.

Il continue son action musicale, avec le soutien des intellectuels et libéraux qui condamnent la position rétrograde du Patriarcat :

« Depuis des années par mon travail, je me suis tracé une voie que j'ai suivie jusqu'à présent, et je la continuerai à suivre aussi longtemps que j'en aurai la force ».

Et ensuite, en **1910**, **Tchobanian**, l'amène en Suisse, à Berne, Zurich, Lausanne et à Genève pour y donner des concerts. C'est à Genève qu'il fait la rencontre du tout jeune poète et étudiant en médecine et collaborateur du journal « *Azadamard* », **Roupen Sevag**, qui sera assassiné en août 1915, avec son ami, le poète de génie, **Daniel Varoujan**.

Il se rend en mars **1911** en Egypte, à **Alexandrie**, et au **Caire**, où il est présenté comme le : « **Génie de la musique religieuse** ».

Dans le journal du 14 juillet « **El Wattan** » organe de la communauté Copte du Caire, après son Concert avec la « Chorale Mixte » de 110 personnes, il est qualifié de « **Grand Génie** ». Partout c'est la gloire.

L'éminent musicien et musicologue eut ainsi l'occasion de côtoyer des personnalités égyptienne et européenne. Ce voyage lui permit de lui donner un point de vue supplémentaire, sur la vie politico-culturelle et internationale.

Komidas, préoccupé par le sort de son peuple, depuis le massacre d'Adana de 1909, adresse depuis Constantinople le 28 décembre 1912, une longue lettre à Tchobanian, (conservée au Musée des Lettres et des Arts d'Arménie) où il exprime : **son chagrin, son affliction, et une tristesse infinie pour la destruction du peuple gémissant sous le joug de la Turquie, qui accélère l'anéantissement, des Arméniens. Doutant des promesses des puissances européennes Komidas rattache l'espoir de la liberté et de l'indépendance du peuple arménien au peuple russe ».**

Il a signé :

Komidas Vartabed, qui t'embrasse et pense à toi.

De nouveau à Paris, en 1914, il donne des conférences lors du V^o Congrès de la Société Internationale de Musique du 1^{er} au 15 juin.

Et, il se produit à la Cathédrale arménienne apostolique Saint Jean Baptiste, 23, rue Jean Goujon à Paris.



Il enregistre des chants par le procédé phonographe, en 78 tours (chez Gramophone). Les membres de l'Eglise lui ont même reprochés d'avoir enregistré des chants liturgiques sur disques, mais heureusement, une élite intellectuelle éclairée arménienne s'est élevée contre cette condamnation.

Il donne un concert à Constantinople, avec ses 300 choristes, sans se douter du cauchemar qui a suivi **le 23 avril 1915**, auquel Talaat Pacha, ministre de l'intérieur est présent.

Ce fut un immense succès. Le Maître des lieux : Hamdullah Subhi, particulièrement enthousiaste, dit à la fin ; avec un sourire malicieux :

« Ce fils d'Anatolie, ce religieux arménien, s'est voué corps et âme à la musique arménienne, passant le plus clair de son temps à collecter les chants populaires dans les villages les plus reculés.

Si seulement notre clergé avait eu la même idée, nous aurions, nous aussi un patrimoine musical qui aurait montré au monde l'esprit et la sensibilité élevée du peuple turc ».

Un jour plus tard, . . . le samedi 24 AVRIL 1915. C'était le début du premier génocide du XXe siècle.



Dans la nuit du 24 avril, les agents de la police secrète turque qui arrêtaient toutes les personnalités arméniennes intellectuelles et politiques de Constantinople, se rendent à son domicile et procèdent à son arrestation.

Victime de la barbarie des turcs, pour qui les talents artistiques de nos compatriotes semblaient être des crimes impardonnables, il fait partie de la rafle des 610 intellectuels arméniens, organisée par Talaat Pacha*, puis déporté dans les déserts de l'Empire ottoman.

Du 1^{er} au 5 mars, il est enfermé dans l'étable de l'ancienne caserne, une pièce unique de sept mètres sur quatorze. Il n'y a qu'un seul robinet et un seul cabinet.

Puis, par une longue marche forcée de cinq jours, du 6 au 11 mai, il est conduit au camp de Tchanghiri, au nord-est d'Ankara, où il voit le malheur des internés. Lors de sa marche, il cherchait à soulager les souffrances en encourageant les gens à conserver leur foi en Dieu. Il ne cessera d'évoquer à haute voix le sort qui sera réservé aux partitions et aux manuscrits qu'il a dû laisser.

Les détenus sont assignés dans des chambres réquisitionnés chez l'habitant et entretenu au frais de la communauté arménienne.

Il doit son retour miraculeux, trois semaines après, le 7 juin, grâce à l'intervention de diplomates occidentaux, dont l'Ambassadeur des Etats-Unis, Henry Morgenthau, alerté par le patriarche Zaven. Ils ne pourront cependant sauver l'essentiel : ses amis ont perdu la vie lui, il a perdu sa raison devant les atrocités et les tortures dont il a été le témoin, ainsi que par le pillage et la destruction de ses travaux, notamment ceux sur les précieux manuscrits relatifs au système de la notation musicale du XI^{ème} siècle.

Il avait collecté plus de 3000 mélodies, qui formaient la richesse de la musique arménienne.

Ses troubles mentaux ont commencé en 1916. Il a 46 ans. Il ne sera plus à même de donner libre cours à sa créativité et à vaincre sa propre terreur. Face aux ténèbres, il se sentira irrémédiablement seul et impuissant. Un an après ces douloureux événements, il sombre dans une terrible dépression. Tout le monde pensait qu'il avait été profondément impressionné par la peur durant sa déportation.

En effet, il s'était produit un fait qui a une grande responsabilité. A la demande de ses codétenus, le Père Komidas leur chante des airs traditionnels et religieux et le « Der Vorormia (Seigneur prend pitié), pour adoucir leurs peines. Irrité, agacé, un soldat turc l'a violemment frappé sur la nuque et sur le dos avec la crosse de son fusil. Il a été blessé, affecté et surtout, il s'est senti très humilié. Puis la scène la plus marquante et la plus éprouvante se produira lorsqu'il a vu un gendarme distribuer de l'eau, il s'approchera pour en boire et recevra un godet d'eau en plein visage.

Il faut aussi rajouter, qu'il avait été déçu de ne pas avoir été reçu triomphalement reçu par ses compatriotes lors de sa libération.

Il ne fut pas donné à tous les arméniens de saisir le génie intellectuel et l'audace artistique de Komidas. A leurs décharges on peut penser qu'ils avaient des problèmes de survie à surmonter à cette époque, et que son entourage avait fui la répression.

Invité à participer à une messe par l'Archevêque Hovsèp de Constantinople, celui-ci a vu soudain le Père Komidas pleurer devant l'autel, lorsque la chorale chantait « *Seigneur ouvre tes portes* ».

A ce moment ses yeux s'élevaient vers le haut avec une sensation de peur qui lui rappelait les moments de souffrances qu'il avait enduré.

Ce même jour il est retourné chez lui et a continué à pleurer sans cesse.

Son vieux cuisinier et un voisin, pensant que ce n'était pas normal, ont appelé son ami de déportation à Tchanghiri, arrêté comme lui le 24 avril 1915, le **Dr Vahram Torkomian**, bien connu dans le milieu stambouliote pour son dévouement, qui a voulu lui administrer quelques calmants.

Mais le Père KOMIDAS a refusé de les prendre.

Était-ce qu'il lui rappelait de mauvais souvenirs ?

Il semblerait plutôt qu'il a eu peur du médecin, car c'est lui qui l'avait fait hospitaliser, et de plus, il lui avait recommandé de ne plus s'occuper de musique afin qu'il prenne un peu de repos, après des années de dur labeur et de souffrance.

Il avait semble-t-il plus confiance aux jeunes qu'aux personnes âgées car ensuite il a bien voulu accepter les remèdes lorsqu'ils ont été présentés par le fils de son proche ami, le peintre **Panos Terlémezian**,

Deux semaines après, la situation empirait. Ses amis, inquiets, sont allés le voir discrètement, Komidas était à genoux et priait en implorant le ciel. Il répétait sans cesse qu'il avait un chat dans son ventre qui le griffait et lui occasionnait d'atroces douleurs.

Au printemps 1916, il semblait que les beaux jours arrivants, il reprenait un peu de vigueur. Il a montré des signes de guérison qui réjouissaient son entourage. Il avait retrouvé ses facultés. Il a même accepté une invitation chez un ami musicien, où il a repris son travail de composition et de création, comme avant. Tous ses amis étaient heureux, car il avait retrouvé toute son inspiration la musique arménienne, et il exprimait la joie d'avoir retrouvé sa confiance en la vie.

Il composa, les Danses Arméniennes et les Danses de Mouch.

Mais, c'était l'accalmie avant la tempête.

A la fin de l'été, il a de nouveau donné des signes de mélancolie et de pertes de personnalité. Il montrait maintenant des signes anormaux de colère sur tout. Il se parlait à haute voix. Il a commencé rapidement à refuser les visites. Il ne voulait plus se nourrir. Il fixait l'eau coulant de la fontaine du jardin sans regarder ailleurs. Il répétait que des animaux l'attaquaient et se mettait au lit en s'enfermant sous ses couvertures.

La peur le poursuivait.

Le *Vartabed*, suite à ses traitements médicaux, a rapidement cessé ses productions musicales comme si le processus psychologique avait stérilisé sinon son génie, du moins ses capacités créatrices et relationnelles. Ses rapports et ses liens avec le monde extérieur étaient complètement éteints. Son entourage est de nouveau très inquiet. Il répétait sans cesse qu'il avait un chat dans son ventre qui le griffait et lui occasionnait d'atroces douleurs.

Il est hospitalisé, une première fois en 1916, à l'Hôpital de la Paix, un hôpital français tenu par les Sœurs de Saint Vincent de Paul, situé dans le quartier de Chichli.

Dans cet hôpital, un chalet confortable était réservé aux « *malades payants* ». Il avait été préféré à l'hôpital national arménien de Yedi-Koulé, dont les conditions hôtelières et hygiéniques étaient médiocres.

Le Père y est toujours lorsque les troupes françaises entrent à Constantinople le 12 novembre 1918, quelques jours après la signature de l'armistice de Moudros, à l'issue de la première Guerre Mondiale, entre les forces alliées et l'empire Ottoman.

Son dossier médical confirme la date probable de sa sortie de l'Hôpital, le 13 mars. Devant l'absence d'amélioration il est réhospitalisé en 1917, contre sa volonté. Il est soigné par son collègue de déportation, le même Dr Vahram Torkomian.

Curieusement il ne voulait s'entretenir ni, avec ce médecin, ni avec aucun autre. Il était dans un mutisme complet. Il ne voulait plus parler et les rares fois qu'il s'exprimait, il parlait en turc, pensant qu'il avait été déporté parce qu'il était arménien, et s'occupant de musique arménienne il était mal considéré par les autorités turques.

Et même, lorsque ses amis lui rendaient visite et qu'ils lui parlaient en arménien, il se mettait en colère et leurs criait en turc :

« Vous êtes des diables, la langue de votre pays est le turc. Pourquoi ne parlez-vous pas le turc »

En revanche, il passait des heures à discuter avec le **Dr Basil Konos**, un psychiatre grec, qui avait étudié à Paris. Il devait penser que, comme les arméniens, les grecs aussi avaient subi des misères et cela le rapprochait de lui.

Le Président du Conseil National de la jeune République d'Arménie, **Avédis Aharonian**, en visite en **1918** à Constantinople, où il dirigeait les négociations de paix avec les turcs, inquiet de la santé du Père Komidas, a demandé à lui rendre visite. Dès qu'il le vit, le Père courut vers lui et, lui dit en l'embrassant :

« *Quelles nouvelles de notre Patrie ? Le Catholicos va bien ?* »

Et, pendant vingt minutes, il eut avec lui la conversation d'un homme parfaitement sain d'esprit. Mais, peu à peu il sombra à nouveau dans un mutisme complet. Les signes de dérangement intellectuels étaient de plus en plus apparents. Il riait sans arrêt. Un rire inouï qui se chargeait des larmes des souffrants : en riant il défiait les meurtriers. Il ne s'en remit pas. Il retomba dans une terrible dépression, accompagné de troubles mentaux.

A la fin de la guerre, en **mars 1919**, après deux ans d'internement et en l'absence d'amélioration ses amis, dont le docteur **Kevork Damlamian**, décide de le transférer en France ; toujours contre sa volonté, mais par nécessité, pour être interné le **7 avril 1919**, à l'asile de **Ville-Evrard**, à Neuilly-sur-Marne, à une dizaine de kilomètre de Paris.

Selon ses proches, le « *Vartabed* » n'a pas protesté sur le bateau, et n'a même pas montré de curiosité à l'occasion du voyage dont il ne connaissait pas le but. Il s'est laissé conduire sans paraître attacher la moindre importance.

La loi prévoyait deux modalités de placement : le « *Placement d'Office* » décidé par le Préfet en cas de dangerosité, et le « *Placement Volontaire* ». C'est ce qui est adopté à la demande de l'entourage et sur certificat médical.

Le certificat lui fut établi par le docteur **Cololian**, (né à Bolis en 1869, venu en France en 1889). Ancien interne des Asiles de la Seine, et de l'Asile clinique de Sainte-Anne, dont la compétence en la matière est incontestable.

Il est connu comme co-fondateur de l'Union des Médecins Arméniens et de la Croix Rouge Arménienne de Paris.

Le Père, dès le début de son internement a été encouragé à prendre des bains et faire des promenades, à pratiquer la musique à titre de distraction.

S'il refuse les promenades, un an après son entrée, il chante et compose.

Ensuite il abandonne la musique et s'installa dans un mutisme. D'après les rapports quotidiens, ses journées sont émaillées de promenade dans le couloir ou dans le jardin, et de repos sur une chaise longue.

Cinq mois après son arrivée, le Père est conduit le **9 septembre 1919**, au siège de l'Eglise arménienne, sans doute pour obtenir la caution du **Primat, le Très Révérend Père Vramchabouh Kibarian**.

Celui-ci, reconnu par la France depuis 1914, tenait un rôle important vis-à-vis de ses compatriotes. Il avait le pouvoir d'attribuer un certificat de nationalité aux Arméniens, sujets ottomans valant autorisation de séjour par la France.

Le Père Kibarian, connaissait Komidas, pour l'avoir rencontré en 1906 et en 1914 et continueras de veiller sur son sort.

De 1919 à 1922, il est soutenu, grâce à la mobilisation de ses proches qui créent :

« **L'Association des amis de Komidas** ».

Ce comité, a été créé en juin 1919 à l'initiative de **Marguerite Babaïan*** et d'**Archag Tchobanian***. Il fut présidé par le Primat, **le Très Révérend Père Kibarian**.

Parmi les membres, notons :

* **Marguerite Babaïan** artiste lyrique, pianiste et musicologue avait rencontré le Père en 1902, a joué un rôle important dans le choix de la Maison de Santé de Villejuif.

* **Archag Tchobanian** qui l'avait défendu avec ardeur contre les attaques des esprits arriérés de l'Eglise de Constantinople. Poète, historien de la littérature, fondateur de la revue « **Anahit** » et du mouvement Arménophile en France.

Dans le cadre de l'Association il a traduit et fait éditer, en 1928, plusieurs partitions de chants d'amour, de danses, de mélodies et chœurs, transcrites et mis en musique par le Père Komidas.

Les réunions se tenaient chez le docteur **Cololian**, membre du Comité de l'Association, à son domicile de la rue Ponthieu, à proximité de la Cathédrale de la rue Jean Goujon, siège du Comité, et deux autres médecins, le docteur **Hovannés Artignan (2)** et le professeur, **Garabed Agadjanian**, psychiatre.

A la fin de la guerre, l'Asile de **Ville-Evrard**, est en difficulté, il a perdu des bénéficiaires en raison du nombre décroissant de malades, les bâtiments réquisitionnés par l'autorité militaire, manquent d'entretien, l'entrée en application de la journée de 8 heures, pour les infirmiers désorganise le fonctionnement de l'institution.

Puis, Komidas est transféré, en 1922, à l'Hôpital psychiatrique de **Villejuif** (ouvert en 1884). Il y dispose d'une chambre individuelle, de plain-pied, ayant accès au jardin grillagé. Ils espéraient le voir guérir. Moins onéreux, le transfert permettait de réduire de moitié les frais d'internement du *Vartabed*.

Il faut dire qu'à l'époque, il n'existait pas de traité d'assistance offrant la gratuité aux malades qui n'avaient pas de traité avec la France, et que le statut d'apatride ne donnait pas de droit.

Moins éloigné de Paris que de Ville-Evrard, il y recevait de nombreuses visites, aussi bien de simples gens que des intellectuels, sans toutefois manifester une grande joie.

Lorsque l'un d'eux, au moment de partir, lui dit au revoir et qu'il reviendra de nouveau, Komidas lui a répondu : « **Lorsque tu reviendras, je ne serai plus là. Je suis en route pour un long voyage** ».

Le séjour à l'asile de Villejuif se déroule d'août 1922 au 15 octobre 1935, date du décès du Vartabed.

Le Docteur **Hovannés Artignan (2)**, qui était médecin militaire dans l'Armée Française, lors de sa mission à Paris, a rendu visite à Komidas le **27 avril 1920**, à Ville-Evrard où était interné Komidas.

Dans le Journal « **Vertchine Lour** » (Dernière Nouvelle) paru à Bolis, en 1920, le médecin a écrit qu'il était la seule personne à avoir eu l'honneur d'être reçue dans sa chambre particulière, bien aérée donnant sur le jardin.

Le Père portait les vêtements ecclésiastiques, tandis que la règle veut que les malades portent une tenue uniforme confectionnée à l'asile et sa barbe était soigneusement taillée. Il se comportait avec animosité et refusait absolument de voir ceux qu'il avait connus les dernières années. Il a commencé par critiquer violemment les médecins en prétextant qu'il avait été envoyé à l'asile par eux.

C'est après l'avoir sermonné, que Komidas s'est calmé et lui a même proposé de s'asseoir près de lui, et discuter pendant plus d'un quart d'heure, durant lequel il critiquait la guerre et vantait les vertus de la paix.

Le médecin lui a ensuite parlé de ses projets, et lui a demandé des conseils, et Komidas a fait un signe en levant son pouce, en répétant : « **Je te l'avais dit** ».

En le quittant, le docteur a constaté que le Père Komidas allait bien physiquement, mais était affaibli mentalement. Par ce contraste, il en perdait son équilibre intellectuel.

Le docteur Artignan a écrit dans le quotidien arménien « *Haratch* » du 20 août 1920, pour ceux qui connaissaient Komidas, (*article que m'a procuré sa fille Alice que je voyais à la fac, aux Langues Orientales*), que son état de tension extrême paraissait un état normal, car il avait une tare héréditaire, à laquelle il devait sans doute son génie et qui parfois, se transformait en crise qui durait plus ou moins longtemps.

Son père avait déjà été emporté par l'alcoolisme. Par ailleurs, il est permis de penser que si la maladie du Père revêt un caractère « endogène » (en dehors de tout apport extérieur), le traumatisme « pathogène » (qui peut provoquer une maladie), que représente la catastrophe de 1915 et sa déportation ont eu un rôle aggravant, qui aurait connu une autre évolution, s'il n'avait pas été confronté à cette tragédie.

Le Docteur **Ducostes** qui suivait, le patient avec qui il avait de grandes discussions, a dit au Dr Artignan, qu'il ne faisait aucune différence dans son comportement par rapport à d'autres malades, et qu'il avait une bonne conduite avec les employés. Mais un jour, un célèbre avocat parisien qui se faisait soigner comme lui, ayant osé lui tendre amicalement la main, Komidas l'a giflé et étendu à terre.

Le médecin arménien pensait qu'il pourrait améliorer son état, s'il avait été possible de le transférer en Arménie, s'il y avait eu là, un endroit paisible, un monastère tel que celui des Mekhitaristes à Venise, où il aurait pu vaquer à ses occupations. Mais cela n'était pas envisageable. Le Docteur **Ducostes** conseillait de le garder à Ville-Evrard et recommandait que les gens ne le visitent plus, afin de ne pas éveiller ses crises de colère.

La maladie a été un poignant malheur qui s'est abattu sur lui, mais aussi sur les Arméniens et la musique arménienne.

Son destin personnel tourmenté, se confond avec le génocide.

En décembre 1933, le Père est atteint d'urémie, avec insuffisance cardiaque.

En février 1935, il présente un abcès au pied gauche.

Il a rendu l'âme à Villejuif, le 15 octobre 1935, après 20 ans de douloureux silence.

Chavarch Missakian, rédacteur en chef du Journal « *Haratch* » et dirigeant Dachnag, annonce le 23 octobre, 1935 la nouvelle comme suit :

« *L'inévitable a eu lieu. Le Vartabed n'est plus* ».

Kourken Alemshah , compositeur et musicien, qui admirait Komidas, obtint de réaliser un masque mortuaire deux jours après son décès.

Il est conservé chez les Pères Mekhitaristes à l'Île San Lazzaro de Venise.

La dépouille de Komidas, est déposée dans un cercueil en bois de noyer, dont la partie supérieure est percée d'un carré de verre afin qu'on puisse voir son visage. Le cercueil est exposé en l'Église apostolique arménienne de Paris pendant trois jours, du jeudi 24 au samedi 26 octobre.

Les obsèques ont lieu le dimanche 27 octobre. Elles sont nationales.



Lavrenti Beria, ministre de l'Intérieur de l'URSS, profondément anti-religieux, avait interdit le rapatriement de Komidas en Arménie prétextant :

« Nous n'avons pas assez d'argent pour enterrer un simple prêtre ».

Mais, six mois après, **le 9 mai 1936**, avec l'autorisation expresse de Staline, la dépouille de Komidas est quand même embarquée à Marseille à bord du « **Sinaïa**, devant une foule nombreuse et de son ami, **Archag Tchobanian**, venus lui rendre un dernier hommage en même temps que des candidats au départ pour l'Arménie soviétique, abusés par la propagande stalinienne. Un second départ pour l'Arménie eut lieu en 1947, pour reconstruire disaient-ils leur « patrie historique ».

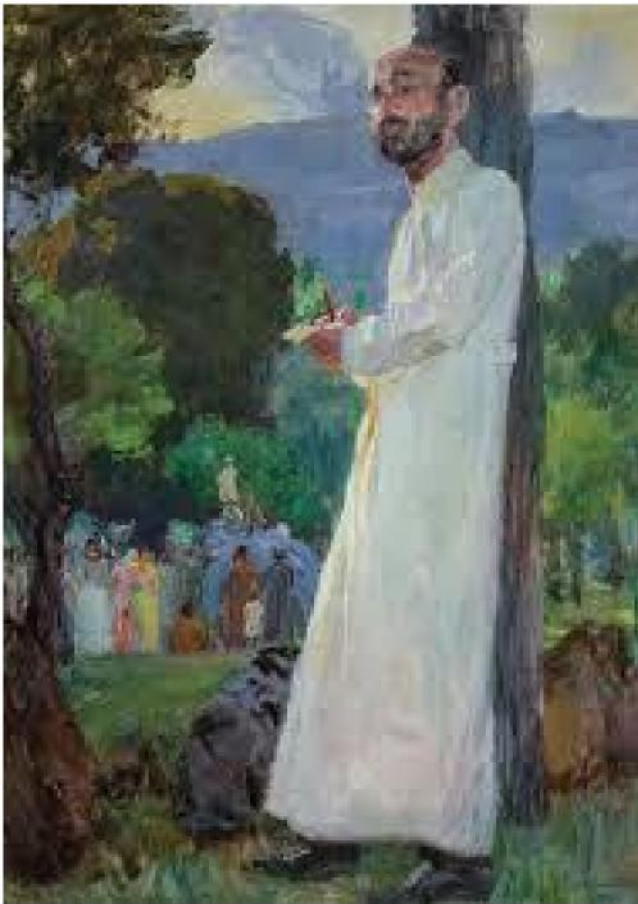


Son cercueil avait été enregistré et dédouané comme un simple « bagage », avec la mention écrite « Arménie, Erevan via Batoum ». Sa dépouille mortelle arrive en gare de Erevan le 27 mai, au milieu d'une foule immense, pendant que résonnait la marche funèbre de Chopin. Son corps a été inhumé en Arménie qui était alors sous autorité soviétique, qui voyait d'un mauvais œil, le retour d'un « curé » dans sa patrie ! Le tombeau n'est pas dressé dans un cimetière, mais dans un parc de Chengavit, devenu le cimetière des grands hommes de la nation, le **Panthéon** d'Erevan, où le *Vartabed* repose en paix en Arménie, depuis le **28 mai 1936**.

L'académie Conservatoire de musique d'Erevan porte son nom. La richesse du génie musical de Komidas reste étonnante. Auteur de pièces pour piano, d'œuvres vocales et d'arrangements pour chœurs, d'une pureté de style et d'une perfection inégalée. Grand connaisseur et infatigable collecteur de chants rustiques et spirituels arménienne, et enfin excellent interprète, chef de chœur et professeur de chant, il a fondé l'école de musique classique arménienne et a indiqué les voies de son développement.

Nous devons lui être redevable. Il a préservé un vaste patrimoine musical pour les générations futures (chants de labour, chants rituels, chants d'amour et épopées anciennes) qui auraient pu être perdu.

Le peintre **Yeghiché Tadevossian** (1870-1936) originaire d'Etchmiadzine, a fait aussi un tableau posthume en hommage à son ami et compositeur. Ce dernier avait fait sa connaissance à Etchmiadzine. En 1912 ils partent en voyage en Anatolie pendant deux ans. Se liant d'amitié ils avaient loué ensemble une maison à deux étages à Constantinople, qui devient vite un centre de rencontres d'intellectuels.



*Cette toile est exposée au Musée
Komidas d'Erevan.*

Elle a été exécutée en 1935 d'après une étude qu'il avait faite en 1903, qui le représente revêtu d'une soutane blanche, adossé à un arbre avec un tapis sous ses pieds, les yeux fermés, s'imprégnant des chants populaires d'un groupe de jeunes qui chante et qui danse. L'arbre et Komidas forment une unité.

Il entend les chants populaires qui le nourrissent, comme l'arbre se nourrit avec la sève qu'il retire de la terre.

Un de ses élèves, **Parsegh Ganantchian** (1889-1967), dédia en 1919 à Constantinople, un grand concert au Maître, malgré sa douloureuse absence, avec la participation d'un ensemble de 400 musiciens et choristes.

Sa mémoire est impérissable. On le commémore dans toutes les diasporas.

A Québec au Canada, mais ... aussi ... à Paris, grâce à l'intervention d'hommes politiques épris de justice. Cette magnifique statue de bronze, haute de 6 mètres, œuvre du sculpteur arménien David Yerevantsi,

symbole du martyrs du peuple arménien par les turcs, a été inaugurée à la date anniversaire du génocide, le 24 avril 2003, dans un site prestigieux, Place du Canada, dans le 8^{ème} arrondissement, par le Président

Français, Jacques Chirac et par le Président Arménien, Robert Kotcharian, ainsi que par le Ministre Patrick Devedjian, par le Maire de Paris, Bertrand Delanoë, Charles Aznavour, l'Archevêque arménien de Paris, Mgr Kude Nakachian , et même par l'éditeur turc : Ragip Zarakolu.

Quatre ans après **le 27 janvier 2019**, a été installée une réplique, plus petite de celle de Paris, dans le Musée de Komidas, réalisée également par le célèbre sculpteur David Yerevantsi. Le sculpteur a exprimé la fierté d'avoir une de ses statues (après celle de Paris) présente dans la cour du Musée. La statue, très émouvante, a été exécutée à Prague, et acheminée à Erevan.

En 1995, un buste réalisé par le sculpteur **Archavir Yeriazarian** à l'effigie de cet éminent artiste a été érigé dans le parc de l'hôpital psychiatrique, Paul Guirard, où il fut soigné quelques années, de 1919 jusqu'à sa mort en 1935.

Le 8 octobre 2015, un hommage au Révérend Père Komidas, organisé par la JAF, a été rendu par le centre hospitalier, de **Villejuif**, par une foule rassemblée autour du buste du musicien, orné de quelques œillets blancs.

Ses restes furent transférés dès 1936, en dépit de sa qualité de prêtre et sur autorisation de Staline, en pleine période de purges soviétiques.

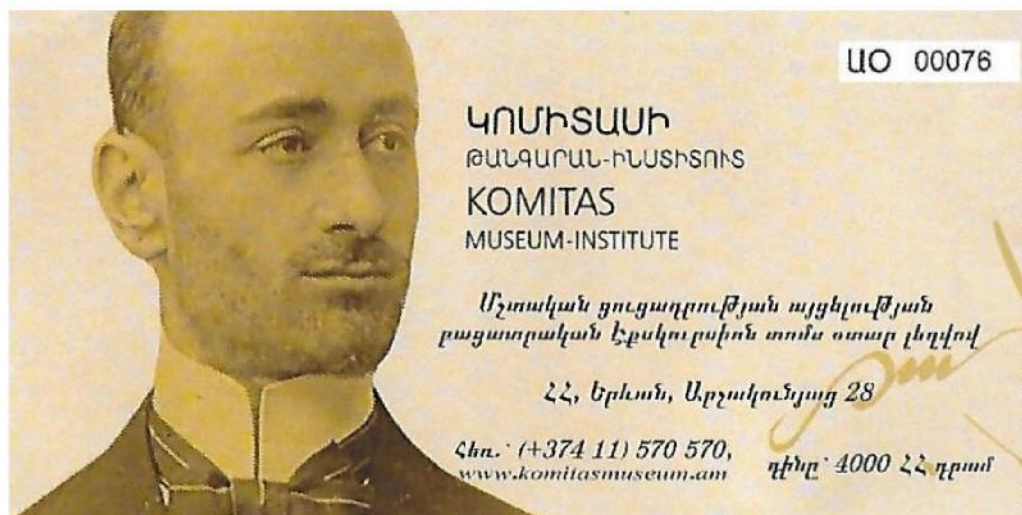
Le Musée-Institut qui porte son nom, a ouvert ses portes à Erevan **le 29 janvier 2015**.

Dans le parc, près du Panthéon Komidas, reposent aussi les cendres du compositeur, **Aram Katchadourian**, qui voisine là, avec une cinquantaine d'autres arméniens illustre, dont l'écrivain William Saroyan.

Le but du Musée est de préserver la mémoire et tout ce qui a pu être sauvé des travaux. On y découvre, des nombreuses photos du compositeur, des documents, des publications, des partitions, des archives transférés après la guerre, depuis Paris, puis des objets personnels, chers au compositeur, ses flûtes, son piano, ses carnets de notes écrites de sa main et autres correspondances y sont exposés. Et même, un unique enregistrement de sa belle voix de baryténor, réalisé en 1914 à Paris.



C'est un lieu de mémoire, mais aussi un lieu de vie et de transmission.
Il joue un rôle clé dans la préservation de l'héritage de Komidas.



Billet d'entrée au Musée

Komididas, qui a survécu à la destruction de son peuple à la fin du 19° et au début du 20° avec le génocide des arméniens, dont le but était d'anéantir une nation, une culture, reste une richesse universelle de l'art musical, il a révélé les caractéristiques de la musique populaire et nationale. Il est une source d'inspiration pour les musiciens contemporains.

En 2019, dans toutes les dans toutes les communautés, en France, ont été célébré le **150°anniversaire** de la naissance du Révérend Père Komidas, dans les locaux de l'**UNESCO**, à Paris

C'est à travers ce récital que l'établissement a souhaité, une fois encore, témoigner son respect à Komidas et, à travers lui à tous les malades artistes et créateurs.



Et aussi, en l'Eglise Saint Roch, à Paris un concert événement, avec le chœur arménien : Sipan Komidas, sous la direction de **Haïk Sarkissian**.

De même dans les banlieues, à Alfortville avec le quintette à cordes Nairi, dirigé par **Haïk Davtian** ; à Arnouville, avec la chorale « Ste Croix de Varak ».

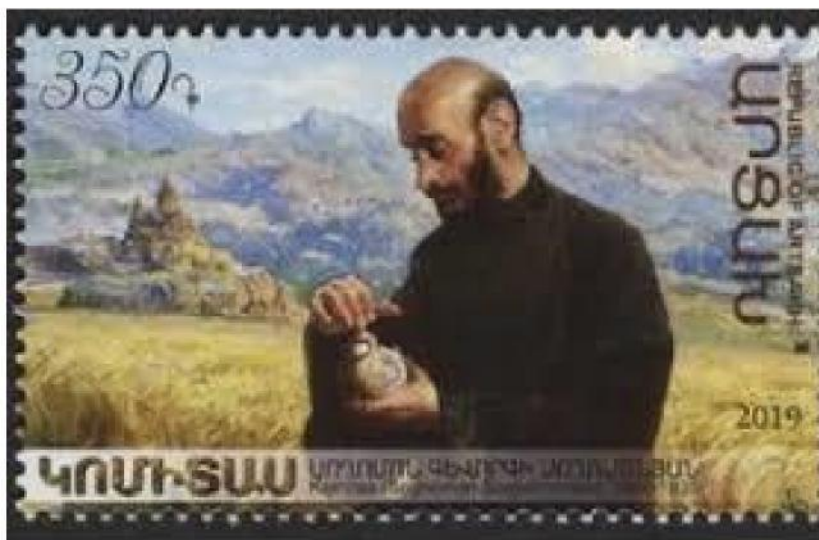
A cette occasion, un timbre à son effigie, de 1.100 drams, a été émis en 20.000 exemplaires, en Arménie. Un courrier m'a été posté depuis Erevan, par Madame Nelli Baghdasaryan, le 7 décembre 2019, avec ce timbre souvenir.



Mais déjà, en 1969, un timbre d'Arménie soviétique de 6 kopeks, célébrant le 100e anniversaire de la naissance du célèbre compositeur arménien avait été émis.



Dans la série des Arméniens célèbres, l'Artsakh a aussi émis un timbre de 350 drams, le 11 novembre 2019, dédié au 150^e anniversaire du Père Komidas.



Les Monnaies d'Arménie ne sont pas en reste, une pièce de 10.000 drams, elle est gravée recto verso, d'après le dessin de **Eduard Kurghimyan**.



Les pays de l'étranger, en Europe, en Russie, en Ukraine, au Canada, aux Etas Unis, ont rendus hommage à l'œuvre de ce grand musicien avec des concerts et des événements.

Et cet événement exceptionnel a eu des répercussions inattendues, même à Istanbul.

A Erevan, lors de la célébration du 150^e anniversaire de la naissance de Komidas, l'Ambassadeur de France en Arménie, **Jonathan Lacôte**, a cité une phrase, révélatrice de ce qu'était Komidas : « **Prenez bien soin des enfants de la Nation arménienne. Aimez-vous les uns les autres** ».

Le compositeur **Aram Khatchatourian** (enterré au Panthéon Komidas) a repris une phrase de Komidas disant :

« **La musique est le plus pur miroir de son peuple** ».

Komidas a su exprimer dans son *œuvre* toute la richesse des traditions multiséculaires de la musique arménienne.

Il ne se situe pas comme auteur, mais comme passeur.

(1) Khrimian Hayrig, fut un grand orateur, écrivain, homme d'action, grand apôtre du nationalisme, dans ses nombreux ouvrages en prose et en vers.

(2) le ~~du~~ ~~Am~~ ~~sé~~ ~~isté~~ à ~~Amé~~ I a é le ~~mé~~ ~~de~~ ~~fa~~ ~~te~~



LES ELEVES DE KOMIDAS

Parmi les musiciens arméniens, l'un des plus doués est **KOMIDAS**, non seulement pour son action de sauvegarde de la musique arménienne, mais aussi par le souci de la purifier des influences étrangères et enfin, de l'élever à un niveau international.

En outre, en tant que Maître il a éduqué et formé des élèves, qui suivant son exemple, ont fait un grand travail dans la musicologie.

La pédagogie et la transmission étant fondamentalement devenue l'orientation principale du musicien, il se comportait avec un sens profond de sa responsabilité.

Il était « *malade* » de chants populaires, il a tout fait pour les préserver dans leur extrême pureté, pour la transmettre ainsi, aux futures générations.

Il a dit : « ***La chanson rustique appartient au peuple illettré, mais cette humble origine ne l'empêche pas d'être un art, transmis oralement avec une persistance exemplaire*** »

Son souci de pédagogue a été d'aider ses élèves et faciliter leurs tâches, d'ailleurs il a écrit des manuels scolaires tel que :

« **Aperçu élémentaire de la Musique, Notation arménienne, Harmonie** ».

Entre ses désirs et ses espérances, il projetait de créer un Conservatoire National en Arménie, mais malheureusement, ils ne se sont pas réalisés. Cependant, aujourd'hui, le Conservatoire National de Erevan porte son nom, ce qui d'une certaine manière est la concrétisation et le respect de l'œuvre qui n'a pu être réalisée par lui. Il a écrit dix recommandations consacrées à ses élèves, de telle façon, qu'ils ont atteint le niveau sublime de la pédagogie afin que ses élèves suivent scrupuleusement ses conseils. A ce sujet il a dit :

« ***Abordez l'éducation avec attention et modestie, votre fonction est délicate. Vous êtes une génération vouée à l'éducation. Vous êtes l'avenir de la nation. En prenant une mauvaise orientation vous finirez par la détruire*** ».

En présentant, parmi ses huit élèves les plus renommés, nous allons tenter, de revaloriser le Grand KOMIDAS, en tant que fondateur de l'Ecole musicale arménienne, et montrer notre reconnaissance envers celui dont le nom restera immortel tout au long des siècles.

Ses élèves sont :

Armenak Chahmouradian, « *Le rossignol de Daron* »,

Sbiriton Mélikian

Vahan Der Arakelian

Vararchag Servandjian

Mirhan Toumadjian

Haig Sémerdjian

Vartan Sarxian *

Parsegh Ganantchian *

* **VARTAN SARXIAN** est né à Bolis en 1895 d'une famille de musiciens.

Il était le fils de « Bulbul Hadji » (le Rossignol).

Il a fait ses études préparatoires au Collège BERBERIAN de Constantinople.

Il a eu un grand rôle aussi dans son travail de recueil des œuvres de son Maître, (Komidas) et de les éditer.

Les générations des élèves de KOMIDAS, doivent respecter la valeur de :

Vartan Sarxian, car c'est grâce à lui qu'a été complétée et éditée la Messe de KOMIDAS. En 1910 il rencontre le révérend Père Komidas à Bolis, qui créa la chorale « **Goussane** » avec la participation de ses élèves.

Il a fait des études musicales au Conservatoire Royal de Bruxelles.

En 1920, il va à Paris, avec les autres élèves de KOMIDAS, pour parachever leur formation, et en même temps il a été nommé Directeur de la chorale de l'église.

En 1922, il a créé une Association musicale « **Hayer** », et y a fondé une chorale. Il a eu une activité dans la vie culturelle en Belgique, jusqu'en 1946.

Après la première guerre mondiale, il a créé « l'Association de Musique Arménienne ».

Il a transcrit de mémoire une version pour chorale du fameux « **Alakiaz** » tel que le Maître le faisait interpréter par ses élèves de 1910 à 1914.

Les paroles de cette mélodie populaire, recueillie par Komidas ont été écrites par Havannès Hovannéssian.

Il compare le « Alakiaz » à une femme dont il est éperdument amoureux, louant ses yeux, ses sourcils, ses cils : « **Je t'ai aimé pour que tu sois ma fiancée, que tu puisses soigner et guérir mon cœur qui brûle** ».

Il a aussi réalisé la mise en scène de l'Opéra : « **Anoush** » de **Hovannés Toumanian**.

En 1946, il est appelé à Marseille, pour diriger la Chorale de la Cathédrale, fondée en 1931, Il assumera cette tâche jusqu'en 1960.

Il fonde une seconde Association Musicale, où il a interprété les œuvres de KOMIDAS, ainsi que les siennes.

Nous devons à sa plume, de nombreuses études de chants populaires, de compositions musicales à partir d'œuvres littéraires de poètes arméniens, et son immense travail sur : « **Les Chants Sacrés de l'Eglise Arménienne** ».

Il a harmonisé la messe pour quatre voix mixtes de son maître.

Traduit par Garbis Nigoghossian, du mensuel littéraire et artistique « PAKINE » édité à Beyrouth, Numéro de Novembre et Décembre 2009).

* **PARSEGH GANANTCHIAN**, est né à Rodosto, au bord de la Mer Noire, en 1885. Parmi les six élèves de Komidas, il a été le plus talentueux. Dès son jeune âge il a pris des leçons de violon et s'est intéressé à la musique et particulièrement à la musique populaire. Sans même avoir vu l'Arménie ni même, fréquenté les paysans arméniens, il est devenu un maître de la musique arménienne, suivant ainsi le chemin de son Maître.

Après avoir reçu son instruction musicale, d'abord à Varna (Bulgarie), puis à Bucarest (Roumanie) et enfin à Paris, il s'est rapproché des militants du parti « Dashnagtsagan » à Alep, où il a fondé une chorale et composé « **Haratch Nahadag** » (En avant les Martyrs) qui lui a valu aussitôt une grande renommée. Après l'indépendance de l'Arménie le ; 28 mai 1918. Il a enseigné la musique au Collège Melkonian de Chypre.

Parsegh Ganantchian a dédié toute sa vie à la musique. Ses œuvres et créations ont été pleinement appréciés.

Parmi ses compositions rappelons « **Bedjingo**, « **Pam Porodam** » ainsi que l'hymne Arménien : « **Mer Hayrenik** ».

Après avoir vécu quelques temps en Egypte et en Irak, il s'est finalement installé au Liban où il a formé la chorale « **Goussane** » et a composé « **Hoy Nar** », « **Dalilo** », « **Oror** », « **Nanor** » et l'opéra « **Apera** ».

Ce dernier a été harmonisé pour la chorale « Sipan Komidas », par le maestro Garbis Aprikian.

Il est décédé à Beyrouth en mai 1967, où il a reçu les obsèques nationales.

Traduit de : « Cent et une figure de la culture arménienne
» de Hraïr Heratchian.

LE GRAND MUSICIEN

En 1914, durant un concert ayant eu lieu dans une des grandes salles de spectacles parisiens, participaient des musiciens renommés, venant de nombreux pays étrangers.

Ils se sont succédés sur scène chacun, avec son instrument de musique national, afin d'interpréter, et de chanter deux morceaux, selon les conditions données par le jury. Puis vint le tour du musicien arménien : Komidas.

Il gravit lentement les marches le conduisant sur scène, portant un long vêtement noir qui descendait jusque ses pieds, coiffé d'un chapeau et, n'ayant aucun instrument en main.

Des murmures de stupeur, de reproche et de mécontentement s'élèvent dans la salle. Les spectateurs sont étonnés.

Comment, un homme si simple, si ordinaire, sans renommée, n'ayant aucun instrument en main, pouvait espérer concourir avec des musiciens de réputation mondiale. Sereinement, il a alors ôté une petite flûte (srink) de sa poche intérieure, l'a porté à ses lèvres et a commencé à interpréter « *L'appel du Monde* ».

Cette simple mélodie, était si douce qu'elle a attiré l'attention des auditeurs. Il semblait qu'elle les avait envoûtés, et emportés au pays où était née cette magnifique mélodie.

Ceux qui n'avaient jamais vu l'Arménie sont restés sous le charme. Ils se sont sentis transporté par l'esprit, vers le pays des montagnes. Par ces intonations enchanteresses, ils se sont sentis attiré vers les cimes qui s'élèvent vers les cieux, senti le souffle du vent sur les rochers inexpugnables, entendu le murmure des sources et des rivières qui coulent vers les champs verdoyants et les vallées fleuries.

La salle restait muette, comme paralysée, pendant que le musicien jouait..., jouait.

A la fin du morceau, le silence régnait dans la salle, les spectateurs n'osaient bouger, et même, attendaient une suite.

Alors le musicien a ensuite entamé la chanson « *Mogats Mirzé* ». Il semblait que le chanteur fondait et s'embrasait, tout comme il faisait fondre et embraser les auditeurs.

Puis, le... silence. C'est la fin de la chanson.

C'est sous le poids de longs et chaleureux applaudissements qui l'accompagne, que le jeune musicien arménien a reçu, triomphalement, le premier prix : une montre en or.

Cet homme était ... **le PERE KOMIDAS.**

Son nom de baptême était Soghomon Soghomonian (1890 – 1935). Figure exceptionnelle, il fut musicien, chanteur, professeur de musique et chef de chorale. Il a fait connaître et apprécier la musique arménienne par des concerts.

Il aimait les chansons populaires, transcrivait les paroles et les musiques et les améliorait.

Parmi les milliers de chansons, rappelons les célèbres :

« ***Grounk, Gakavik, Dzirani Dzar, Gouj n'Ara, Sona yar*** » **et des musiques religieuses** ».

Il est le compositeur d'une : « Messe » admirable, qui est toujours interprétée dans le rituel religieux arménien aussi bien par les apostoliques que les catholiques

Traduit du journal « *Haratch* » du 24/02/09
par : Garbis Nigoghossian